FRANÇOIS CUSSET

Grand soir et petite souris

Jamais on a dit «non» en tant de lieux distincts. Les agoraphobes comme les "cognophobes" ont le choix de leurs tribunes. Les satanistes millénaristes comme les disciples de la Zulu Nation savent où se retrouver. L'essor des forums néo-nazis Stormfront ou Aryan Nation vous inquiète ? A l'adresse hatewatch.org, un très vigilant observatoire des haines en-ligne met à jour constamment l'effrayant registre de tels retours de flamme. Paper Tiger TV orientera, quant à lui, le vidéaste marginal vers les plus indépendantes, les plus contestataires des chaînes de télévision. Le riche site des Wobblies étonnera ceux qui croyaient le syndicalisme révolutionnaire nord-américain en perte de vitesse.

René Magritte *Au seuil de la liberté*, 1930, Musée Boymans van Beuningen, Rotterdam. © Photothèque René Magritte-Giraudon.

Le Chaos Digest offre une carte détaillée du monde de leurs exploits aux pirates du Réseau en mal de sociabilité. Sur conspire.com, vous retrouverez les 50 thèses "conspiratrices" les plus célèbres, de Henri IV à JFK, en passant par Jésus, qui loin de finir crucifié aurait en fait trouvé refuge... en France. La Church of Euthanasia enfonce le clou et administre une volée de bois vert à tous les télévangélistes. Bref, si Jacques Prévert avait vécu, il aurait acquis un modem pour donner à ses fameux inventaires la dimension qu'ils méritent, celle de l'illimité. Sauf que le bon vieux prisme politique, plus dialectique qu'énumératif, fournit à cet illimité sa limite tangible, celle d'un dehors indemne, d'une main invisible jalouse de ses prérogatives: cherchez les sites anglophones, pourtant avérés, consacrés au dissident gauchiste amérindien Leonard Pelletier ou au mouvement péruvien Tupac Amaru, et vous risquez fort de buter sur l'écran gris "URL not found", dont il reste à savoir s'il ne reflète que des imperfections techniques ou la vigilance sécuritaire de la CIA.
Essayons de cerner cet univers du réel parallèle, multiple et combinatoire, intense et imprédictible, systémique et interactif, en tant qu'espace de toutes les minorités.

La grande dissolution

Le Réseau est avant tout le lieu d'un éclatement généralisé, un processus de poudroiement par lequel un océan d'épiphénomènes vient se substituer au tout bien constitué des ensembles distincts, des groupes variables et des limites assignables. Dilution identitaire: sans instance de légitimation, sans le rite matériel d'une réunion, sans l'ordre d'un précept, les groupes laissent place à une simultanéité d'expressions individuelles, ni concurrentes ni complémentaires, essentiellement co-présentes, une réalité qu'illustre à l'extrême la recrudescence des "home pages", bulles spontanées, opus narcissiques dont l'auteur solitaire fait souvent montre d'un radicalisme beaucoup plus virulent que les sites "institutionnels" les plus contestataires, des Black Panthers aux sectes du Renouveau, un radicalisme gratuit, sans finalité, d'autant plus débridé que ne le contraint plus l'impératif discursif d'un langage commun. Pourtant, contrairement à ce qu'annonce une cybersociologie très en vogue, la dilution des groupes ne distribue pas leur force entre des sujets qui reprendraient à leur charge, parallèlement et solidairement, le mot d'ordre du clan: dilution aussi de l'égo, désarticulé par l'absence d'une

posture - et privé même de trois de ses cinq sens, phénoménologiquement réduit à n'être que flux sans corps, jet sans projet, site sans habitat. De pareille déstabilisation du fond identitaire se jouent sans vergogne quelques pieux subversifs, changeant de sexe ou de couleur de peau le temps d'une communication, prônant sur le Net les supposés délices de l'ambivalence, de la mutation, du croisement et de la perte vertigineuse de tout repère [1].
Combinaisons hasardeuses et mélanges chaotiques composent l'esthétique d'une "politique du Net" largement hypothétique. Effectivement, sur l'air plus connu de l'hermétisme communautaire, les gays parlent aux gays et les Latinos aux Latinos sans que les modes de fonctionnement du Réseau, zapping de l'hypertexte et compartimentation des sites, ne permettent à ceux-ci de communiquer avec ceux-là. Peu de décloisonnement, peu d'échanges transdisciplinaires, peu de croisements effectifs. L'éclatement absolu des causes à défendre est tel que les quelques sites "plate-formes" qui tentent d'en offrir un heureux entrelacs, sont en fait réduits au procédé éculé de la table des matières : une fenêtre ou un lien par discours. Néo-colonialisme, monétarisme aveugle, homophobie et lois Pasqua se retrouvent côte-à-côte sans passerelle aucune sur le European Counter Network, qui annonce pourtant son intention de réunir les motifs de contestation les plus actuels du Vieux Continent. Tandis que les massacres de Timor, l'acharnement contre l'avortement, la déforestation brésilienne et le racisme policier s'alignent au coude à coude sans discours de synthèse sur le site pourtant fort visité, et bien documenté, de "Refuse & Resist", l'arène protestataire en-ligne de la gauche nord-américaine. Plus profondément, c'est la disparition de toute instance de légitimation, de tout critère "extérieur" de sélection qui plonge le Net dans une confusion inhérente à son dispositif: dilution donc de la vérité, de la vieille fidélité à l'Idée, disparition de ce rapport d'exactitude, de vérification qui lie une information à son référent réel depuis que l'Occident s'est inventé une "presse".

Essayez donc, en apprenti journaliste, d'aller quêter une réponse parmi les silences prometteurs du Réseau. Le rebond incessant du email plonge celui qui souhaite interroger l'anonyme Destinataire dans la paranoïa des solitaires en-ligne, qu'un éditorialiste américain nomme les "paranews", sans que soit toujours en cause cette falsification volontaire que pratiquent mieux qu'un sport tous les sites "d'opinion" [2]. Tout est

JEAN-MARIE APOSTOLIDES

L'affaire *Unambomber*

Aux Etats-Unis, entre le mois de mai 1978 et le mois d'avril 1996, un mystérieux terroriste, que le FBI a surnommé «Unabomber», a envoyé à intervalles réguliers des colis piégés à des représentants de la société industrielle : directeurs de compagnies d'aviation, responsables de syndicats forestiers, universitaires spécialisés dans les technologies de pointe, vendeurs de matériel électronique. Au cours de 18 années de terrorisme, il est parvenu à tuer trois personnes et à en blesser vingt-trois autres. Une chasse à l'homme, utilisant des moyens techniques extrêmement sophistiqués, se met en place peu à peu mais ne donne guère de résultats. Elle aboutit cependant en avril 1996 à l'arrestation d'un suspect dont le procès devrait débuter en novembre 1997.

L'arrestation de Theodore J. Kaczynski n'aurait en soi qu'un intérêt mineur si le personnage ne présentait, au-delà de sa criminalité, quelques particularités remarquables. Le premier élément qui frappe dans cette affaire est le laps de temps considérable qu'il a fallu aux agences américaines (FBI, ATF, Inspection des Postes) pour appréhender ce suspect. Il a échappé aux recherches pendant 18 ans et n'a été arrêté qu'à la suite d'une dénonciation de son propre frère. Un homme seul, vivant en marge de la société, a pu ainsi déjouer la surveillance de dizaines de policiers chargés de l'enquête, et même les

croyable, rien n'est crédible. Autant de phénomènes qui illustrent encore une fois cette "privatisation" de l'espace public, cette dissolution des frontières, sur lesquelles la Grèce antique avait planté les bases du "politique", entre espaces public et privé, et dont le Réseau n'est, il est bon de le rappeler, qu'une simple résultante.

Dilution enfin de la mémoire. La fusion de tous les programmes de stock en un seul flux protéiforme—l'interconnexion contre les ordinateurs isolés—confronte les cyberminorités, nationales ou sociales, au problème d'une trame mémorielle dissolue, privée de cette fixation sur des supports stables qui, avec un peu de durée et un peu de frontières, avait donné naissance il n'y a pas si longtemps à la réalité nationale. Sans corpus institué auquel référer leur définition, les minorités américaines, tout en multipliant les mots d'ordre, perdent les vieilles bannières sous lesquelles défiler, grâce auxquelles agir sur la réalité sociale, au nom desquelles quitter tout à

défier en leur envoyant des missives ironiques les traitant d'incapables. Un autre élément intéressant touche à l'histoire propre du suspect. Il s'agit d'un homme âgé aujourd'hui de 54 ans, issu d'un milieu modeste d'origine polonaise. Elève surdoué, ayant reçu une bourse pour entrer à l'université Harvard, Theodore Kaczynski a obtenu un doctorat en mathématiques à l'âge de 25 ans. Il enseigne ensuite pendant deux ans à l'université de Berkeley avant de donner sa démission en 1969. Il mène ensuite pendant des années une vie de reclus dans un coin perdu du Montana, vivant comme un loup solitaire dans une cabane de 15 mètres carrés, n'adressant la parole à personne, adonné à la lecture, à la chasse et à la fabrication de ses engins meurtriers, comme les ermites de jadis se consacraient à la prière.

Enfin, l'élément le plus important pour nous est le fait que Kaczynski possède un regard différent sur la société industrielle, et qu'il est sans doute l'auteur du Manifeste d'Unabomber qui a été lu par des millions de personnes aux Etats-Unis. En effet, en avril 1995, Unabomber a envoyé une lettre au New York Times dans laquelle il proposait un étrange marché : si l'on imprimait un manifeste d'une centaine de pages qu'il avait rédigé, il s'engageait solennellement à renoncer au terrorisme. Publié quelques mois plus tard par le Washington Post, le texte intitulé L'avenir de la société industrielle fait l'effet d'une bombe. Il se présente comme un pamphlet anarchiste ne proposant rien moins que de tourner le dos à la société industrielle pour repartir sur de nouvelles bases. Il constitue à la fois une utopie révolutionnaire et un plaidoyer en faveur d'une réflexion approfondie sur notre engagement technologique.

Si tout n'est pas nouveau dans le Manifeste d'Unabomber (les sources en remontent au

coup leur clavier pour aller fouler les rues et leurs crevasses. Pierre Lévy parle d'un "Universel sans totalité": sauf qu'on n'avait rien trouvé de mieux jusqu'à présent pour incarner la légitimité historique d'une nation comme d'une minorité active, pour donner à une identité ses couleurs objectives que cette fameuse "clôture de sens", à laquelle l'internaute préfère désormais la mobilité du sens, la "co-présence à son contexte", risque d'y perdre son texte.

Rien d'étonnant dès lors que seules deux formes - opposées - de contestation en-ligne trouvent dans le Net un plus puissant vecteur que la clôture sémantique et la fixité du support. La première, loin du fait national, se résume à la résurgence d'un nihilisme ludique qui assume par avance cette grande dissolution au point d'en faire son seul programme politique : d'un côté, de brillants héritiers du surréalisme, comme sur le site nADJA, en appellent à "libérer Totalitaropolis" et à étendre toutes les formes d'expression de la vie ; de l'autre, les tenants d'un parasitage purement langagier

mouvement luddite), il présente néanmoins plusieurs caractéristiques qui en font un document important. D'une part, il accorde à la technologie la place primordiale que Marx accordait jadis à l'économie, à savoir le rôle de moteur dans les transformations sociales. C'est elle, davantage que l'échange marchand, qui unifie la planète en une totalité nouvelle. D'autre part, Unabomber émet l'hypothèse qu'il existe un lien entre ce qu'il appelle le comportement hypersocialisé et la technologie. Selon cette interprétation, ce qu'on appelle aux Etats-Unis d'une façon un peu caricaturale le «politiquement correct» représenterait l'idéologie nouvelle de la société technologique. Loin de se rebeller contre la société dominante, la gauche politiquement correcte en favorise au contraire les tendances profondes comme la soumission à la logique technicienne, la perte de l'individualité, l'inscription dans un groupe possédant une visibilité dans la hiérarchie implicite de la "victimisation". Si cette analyse n'est qu'ébauchée dans le Manifeste, elle ouvre néanmoins des perspectives nouvelles sur le type d'homme et la sensibilité que la société technicienne produit dans les pays industriellement avancés. Enfin, le Manifeste fait remonter au premier plan l'expression d'une conscience tragique qui a été occultée dans la sensibilité occidentale depuis l'acceptation des idéaux de mai 68. Sans qu'on puisse pour autant le rejeter du côté de la droite, Unabomber s'oppose à la pensée de gauche telle qu'elle se manifeste dans les milieux intellectuels depuis trente ans. C'est sans doute une des raisons pour laquelle son texte a été assez unanimement décrié par le milieu universitaire américain.

L'affaire Unabomber a secoué l'Amérique au même titre que le procès d'O.J. Simpson, mais pour bien d'autres raisons. Il faut s'attendre à de nouveaux rebondissements au moment où Theodore Kaczynski sera jugé. Nul ne peut dire s'il acceptera de se laisser

répondent aux mesures castratrices, telles que le Communications Decency Act du Congrès, par le "flaming", une défense de la liberté d'expression qui emprunte les voies de l'insulte hilare et de la scatologie.

L'autre forme d'exception à cet éclatement du sens a trait au modèle plus classique de la dictature effective, et fait, dans l'urgence, de l'information un mode d'action politique immédiat : hors de nos douillettes démocraties occidentales, l'expression vitaliste laisse place à l'échange vital. Ce fut le cas en Chine où les étudiants du mouvement de juin 1989, coupés du monde par les autorités, ne durent qu'à l'email leur seul contact avec les "frères occidentaux". C'est aujourd'hui le cas en Bosnie et en Serbie où les opposants à Milosevic, qui baillonne tous les médias traditionnels, ne trouvent que sur le Réseau le terrain où prolonger la mobilisation.

Au contraire de ces situations d'exception, lorsque l'information n'est pas l'action mais n'en est qu'une condition, comme aux Etats-Unis, les effets d'une contestation en-ligne qui se perd dans la jungle des sites ne

enfermer dans l'image du «malade mental» que ses avocats tentent actuellement de lui fabriquer, dans le but de lui sauver la vie. L'avantage d'une telle stratégie, outre le fait qu'elle est la seule à pouvoir lui garantir des circonstances atténuantes, est qu'elle permettra de faire l'impasse sur les questions fondamentales que pose le Manifeste, à savoir les conséquences de l'option technologique que la société entière semble tacitement approuver. Quelque soit les réserves qu'on puisse faire au Manifeste, sans parler des méthodes répugnantes utilisées par l'auteur pour faire connaître ses idées, il n'en reste pas moins qu'un tel livre dérange, autant par l'acuité du regard qu'il pose sur la société contemporaine que par la radicalité des solutions qu'il propose pour mettre un terme à ses maux.

BIBLIOGRAPHIE

Unabomber, *Manifeste : L'avenir de la société industrielle*, préface de Annie Le Brun, Jean-Jacques Pauvert aux Editions du Rocher, Paris, 1996.
Jean-Marie Apostolidès, *L'Affaire Unabomber*, Editions du Rocher, Paris, 1996.
Jean Duvignaud, «Un objet d'art brut», in *La Création sociale. Sociétés, cultures, imaginaires*, Centre de Sociologie des Représentations et des Pratiques culturelles, Université Pierre Mendès France - Grenoble II, N°1, 1996, pp.9-11.

peuvent jouer qu'à la marge, sans incidence réelle sur un combat qui la dépasse. Lorsqu'un site comme celui du Chicano Moratorium Committee lance un appel à manifester devant la Maison Blanche, on trouve bien peu d'internautes, selon les organisateurs, parmi les Hispaniques qui revendiquent sous les fenêtres de Bill Clinton. Lorsque le plus vaste site des Latinos de la côte Pacifique encourage au boycott des entreprises californiennes pour protester contre l'inique loi 187 de l'Etat (qui interdit aux clandestins scolarisation et aide sociale), ce pieux appel reste lettre morte. Les multiples sites web de la communauté noire sont pris en tenailles entre un extrémisme individuel incapable de susciter la mobilisation et un didactisme tempéré de bon aloi (statistiques, histoire de l'esclavage, débats sur "l'action affirmative") qui prêche le plus souvent des convertis. Quant aux groupuscules gauchistes qui défendent les dissidents en cavale, ils affirment que leurs sites sont régulièrement censurés par la NSA, l'agence-soeur de la CIA.

Le mouvement libertaire ou l'expression intransitive

Ce thème de la censure est vite devenu la pierre angulaire de la contestation en-ligne. Sans qu'il en existe de preuve irréfutable, il semble qu'aux Etats-Unis, le combat officiel, légitime et victorieux, mené par les libertaires dissimule une défaite souterraine, et autrement plus grave si elle était avérée, de la liberté d'expression. En effet, sur le front "officiel", dominent la ténacité et les puissants moyens de lobbying dont disposent les principaux groupes de défense de la liberté d'expression en-ligne[2], dont le plus important demeure l'Electronic Frontier Foundation (EFF) : le système d'encodage gouvernemental Clipper Chip destiné à contrôler la "lisibilité" de certains messages a pu être repoussé, l'agent de filtrage PICS permettant la présélection des sites web en fonction de critères enregistrés à l'avance a été débouté, et les innombrables procès faits à des internautes pour usurpation d'identité ou violation partielle des lois du copyright ont été perdus dans leur grande majorité. Plus grave pour les rares fonctionnaires fédéraux qui croient encore à une infrastructure centralisée du Net, le succès phénoménal du logiciel de cryptage PGP (pour Pretty Good Privacy), diffusé en-ligne par Phil Zimmermann, a déjà permis à plus de 2 millions d'internautes, malgré des procès pour brevet illégal ou exportation d'armes, d'assurer l'inviolabilité de leurs messages. Il suffit de télécharger PGP pour se retrouver à l'abri des regards indiscrets, de Big Brother ou de son banquier comme de la minorité ennemie.

L'acharnement contre la politique de surveillance de Washington, la diabolisation de l'ire étatique jusqu'en ses aspects les plus bénins, le refus d'admettre l'existence d'une censure en-deça de poursuites légales "formalistes" ou des sermons fédéraux sur la décence en-ligne révèlent le danger que présente l'approche des groupes en voie d'institutionnalisation tels que EFF : que soit sacralisé l'immatériel support et refoulée l'essence du contenu.

Parce qu'il ne défend qu'une très hypothétique "responsabilité individuelle", niant jusqu'à la notion de "bien public", et une liberté d'expression intransitive jusqu'à la tautologie (puisqu'elle devient, dans cette rhétorique, le seul "message" du Réseau), le mouvement libertaire, alors même que son succès en fait dès aujourd'hui la première force politique "indépendante" du monde des réseaux, se trouve doublement décalé : d'un côté avec les nombreuses minorités qu'encourage ce nouveau

territoire, parce qu'il est historiquement un mouvement blanc, jeffersonien, anarcho-capitaliste à éthique conservatrice ; de l'autre, avec l'urgente nécessité, en-ligne comme hors-ligne, d'un nouveau lien social, contre le paradigme territorial du "bunker" et l'explosition des micronationalismes identitaires. Malgré la diversité des courants, le risque libertaire global reste celui d'un creusement des brèches qui ravinent aujourd'hui la société américaine, à commencer par celui qui sépare le Réseau de ce qui reste de Nation, la confusion identitaire du "dedans" de l'urgence politique du "dehors". Finalement, entre des minorités dont l'accès inédit à l'information coincide avec la dissolution des repères, et le porte-voix libertaire qui répand l'illusion d'une neutralité informationnelle du Réseau, l'effet politique du grand bouillonnement virtuel sur la scène réelle, confine à l'auto-annulation : ce en quoi le Réseau conditionne l'arène sociale n'est autre qu'un *impossible passage à l'acte*.

Les théories ne manquent pas qui suggèrent cette puissance d'inertie, de castration symbolique du Net. Il y a d'abord la jouissance d'une distance, cette satisfaction à laquelle suffit l'image de sa seule possibilité (comme notre ancestral Minitel rose qui ne pousse ni à la rencontre ni même à la masturbation mais encore et toujours aux joies d'un fantasme caressé du clavier)[3].

Autre effet pervers du caractère participatif (plutôt qu'interactif) de la communication en-ligne : le dialogue interpersonnel neutralise tout appel collectif, et finit par figurer l'action sur un mode cathartique

Il y a ensuite le "jeu" nécessaire entre l'information et l'action, décalage du temps ou de l'espace global à leur version locale, qui autorise le déploiement d'une intention. Or, sur le Réseau, l'évènement survient dans l'immédiateté d'un espace-temps sans ancrage, et pareille simultanéité, que Paul Virilio appelle "vitesse", interdit l'action effective puisqu'elle est toujours déjà advenue, toute cause absorbée dans son devenir. Sans l'étape de "l'approche", sans ce détour par les pesanteurs du réel qui offrent au projet l'épaisseur d'un contexte, point d'effectivité : les contacts concrets entre minorités, note justement Alain Lipietz, creusent ce sillon sensible où pourra s'incarner ensuite le phénomène si mal compris de "l'influence" culturelle, qu'il s'agisse du jazz pour le riche nord-est américain, ou du raï aujourd'hui en France[4].

3. Voir l'excellent interview qu'a fait de lui Geert Lovink en juin 1995, retranscrite sur le site Ctheory, "A Conversation with Slavoj Zizek".
4. Alain Lipietz, "L'avenir des cultures", in *Internet : l'extase et l'effroi*, op. cit., pp. 99-102.

Réinventer la forme

Autant l'acte que le passage ont en quelque sorte, sur le Réseau, toujours

déjà eu lieu. Reste à opposer à cet argumentaire la question générationnelle. Car les éclaboussures identitaires qui ne passent pas la barrière du Réseau (qu'elle soit de cuivre ou de fibre optique) sont celles qui se contentent de transposer en pixels la vieille panoplie minoritaire pré-informatique. Que le Réseau transporte à cet égard un contenu qu'aurait reconnu Tocqueville explique aussi que le premier n'offre pas au second d'issue vers l'effectif. Ce n'est qu'au bas de la pyramide des âges que peut se complexifier, sinon se remettre en cause, ce raisonnement séculaire du Réseau autiste et de la protestation en boucle. Il importe de distinguer deux sous-générations : celle - entre 20 et 30 ans - qui tient les rênes du pouvoir, technique et culturel, du Net, et celle qui les détiendra demain, surfant entre les sites de Disney et les jeux de Sega dans l'attente impatiente qu'advienne son heure. Cette distinction s'impose, dans la mesure où le Net a changé bien davantage entre 1992 et 1997 que toute la diffusion du livre entre l'avènement de Louis XIV et la mort de Napoléon.

La génération qui est en train de "faire" ce Reseau dont certains attendent qu'il libère les nations et déterritorialise toutes les minorités, présente bien peu de ressemblances avec celle qui, pour la France, lança au cours des deux dernières decennies fanzines et radios libres, ces autres instruments d'un "non" renouvelé. Pour les jeunes internautes américains qui commandent "techniquement" et culturellement (le pouvoir politico-financier est une autre histoire) cette révolution du Net depuis une dizaine d'années, et dont il est bon de rappeler qu'ils sont le plus souvent blancs, abstentionnistes, issus de la classe moyenne et moins techniciens de formation que leurs prédécesseurs, trois scénarios se dessinent : le désarroi, le machinisme, et la tentation carriériste.

La retombée de l'utopie techno-zen d'un Réseau libérateur, si poignante il y a quelques années, a d'abord pour facteurs des lieux communs sociologiques qui sont le lot de la "génération Clinton": désabusement idéologique, rejet du politique, réalisme conformiste né de la crise et du reaganisme, blasement consécutif à toutes les libérations accomplies héroïquement par leurs prédécesseurs (sexuelle, morale, artistique), retribalisation nonchalante autour de quelques professions de foi (écologie, multiculturalisme, nouvel orientalisme, consommation citoyenne), bref un sentiment qui, mêlé aux puissances de déstabilisation qu'ils tiennent sous leur souris, s'apparente à celui d'une *radicalité incertaine* - protestation perplexe.

L'accélération hyperbolique de l'innovation technologique, relayée par la "technolâtrie" du magazine *Wired* uu du site web géant de Microsoft, pousse quant à elle nombre de jeunes internautes vers un méta-discours technomaniaque, hermétique et infrastructurel. Or celui-ci les relie d'autant mieux autour d'échanges de normes html et de marques de périphériques, qu'elle les coupe du reste de la cybersociéte, qui vient au Réseau au nom d'un message antérieur. C'est le clan des "nerds", rêvant de "devenir ordinateur" pour prendre une revanche sur leur physique ingrat ou leur timidité, un clan décrié aussi bien par les internautes plus lettrés que par les technophobes qui les confondent hâtivement avec le reste du Réseau.

Enfin, troisième facteur, la mainmise croissante des forces du capital sur celles du Réseau a plus d'impact que ne l'admettent de nombreux optimistes sur son contenu idéologique. L'extrême mobilité professionnelle de la nouvelle génération, l'empirisme et le renouvellement incessant des compétences requises, et le sentiment d'impuissance des anciennes instances de décision de l'entreprise, favorisent le recrutement de milliers de jeunes internautes talentueux, pour monter le site web des grandes firmes américaines. Ce débauchage finit par priver les zones anarchiques du Réseau de leurs forces vives. Plus largement, l'invasion par les sites commerciaux ou institutionnels réintroduit certaines des instances de sélection propres aux médias traditionnels et impose surtout un impératif de rentabilité encore inapproprié au dispositif "cyber" : paiement de services en ligne par carte de crédit, sponsoring de sites, croissance des dépenses publicitaires sur le Net au rythme actuel de 350% par an (environ 300 millions de dollars en 1996, et une estimation "basse" de 5 milliards pour l'an 2000).

La jeune élite cybernétique, que ne concernent finalement ni la poussée des minorités sur le Réseau ni la question laissée vide d'un lien social ou d'une "Nation" en-ligne, cherche surtout à parvenir au point de cristallisation sociale où se forme une nouvelle caste de pouvoir, par l'arbitraire de la technique. Pendant que revient aux artistes d'inventer une esthétique qui puisse illustrer, plus qu'expliquer ou même affronter, la fragmentation politique et identitaire à l'oeuvre sur le Réseau. Le sculpteur et concepteur "latino" Guillermo Gòmez-Pena, dont toute l'oeuvre antérieure abordait les relations complexes entre les Etats-Unis et le Mexique, a ainsi mis au point sur son site web une forme d'engagement artistique, parodique et fusionnel, qui consiste à fabriquer des

“ethnocyborgs” à partir de représentations anti-hispaniques qu’il va pêcher sur des sites racistes, pour mieux les fondre et les recomposer.

Quant à la génération qui contrôlera demain les manettes du Réseau, aujourd’hui en sevrage de ses jeux vidéo et autres cyberbiberons, trouvera-t-elle encore un sens à cette vieille question de l’impact des technologies de communication ? Ou est-ce que le dehors perdra ses frontières qui le séparent encore du dedans - les fenêtres n’ouvrant plus que sur des écrans, d’un recoin à un autre du Réseau, à l’infini ? Culturellement vierge, cette géneration aura en tout cas à inventer une forme capable de circonscrire cet espace méconnu. On ne peut ici que surfer sur de pâles intuitions : cette forme aurait à voir avec la participation comme posture, avec une subversion issue comme fortuitement d’un abandon aux vagues plus que d’une contestation linéaire. Cette dernière, issue du vieux modèle des rues et du palais, des imprimeries et du pouvoir, du dehors et du dedans dialectiquement entrelacés, vit sans doute ses derniers moments. Avec des objets trouvés, comme le font aujourd’hui sur leurs platines les DJs sans solfège, avec un zest de désir et un peu de liant social, avec une touche de dialogue et une pincée d’indignation, il restera aux internautes à *éprouver* le Réseau, en ses parois comme en ses zones d’ombre, plus qu’à le faire instrument. Miroir déformant, le Réseau reflète la réalité sans vouloir la transcender, au grand dam de ceux qui y virent la tribune libératrice de demain. S’il devenait la réalité, tenons nous prêt à le mouvoir - plutôt qu’à le maudire.

Les dix commandements du *Computer Ethics Institute*

Tu n'utiliseras point l'ordinateur pour causer un préjudice à autrui.
Tu ne t'immisceras point dans le travail informatique d'autrui.
Tu ne fouineras point dans les fichiers dautrui.
Tu n'utilseras point un ordinateur pour voler.
Tu n'utilseras point un ordinateur pour porter un faux témoignage.
Tu n'utilseras ou ne copieras un logiciel que tu n'as point payé.
Tu n'utilseras point les ressources d'autrui sans autorisation.
Tu ne voleras pas la propriété intellectuelle d'autrui.
Tu réfléchiras aux conséquences de ton programme pour l'humanité.
Tu n'utilseras l'ordinateur qu'avec considération et respect pour autrui.